

HÉDI BOURAOUI

Livr'errance



Collection « Nomadanse » dirigée par
Elizabeth Sabiston,
Directrice du CMC

Hédi Bouraoui

LIVR'ERRANCE

Collection « Nomadanse »
CMC Éditions



Bourauoi, Hédi, 1932-
Livr'errance

(Nomadanse)
ISBN 978-2-9812022-2-2 (br.)
ISBN 978-2-9813993-2-8 (PDF)

1. Poèmes critiques
2. Evaluations poétiques
3. Divers poètes
4. Francophonie globale

Correspondance :
CMC Éditions

Canada Mediterranean Centre
356 Stong College, Université York
4700 Keele Street
Toronto, Ontario M3J 1P3
Tél: (416) 736-2100 x31004
Télec: (416) 736-5734
cmc@yorku.ca
www.yorku.ca/laps/fr/cmc

Correction d'épreuves : Elizabeth Sabiston
Numérisation : York University Printing Services

Couverture : Adam Nidzgorski, peinture

Imprimé au Canada
Dépôt légal : mars 2014

© CMC Éditions et Hédi Bouraoui

LIVR'ERRANCE



Tome Sarafimoski : Dessin, encre de chine.

Prologue

Pourquoi est-il urgent de faire épanouir le poème au printemps des sens ? Sa saison à fleur de peau est la seule à nous sortir du marasme de la déprime et du saccage de l'environnement. Nous vivons dans un univers qui explose de partout. La violence véhiculée par l'ignorance écrase le monde entier. Une agressivité jamais vue auparavant. La raison du plus fort nous achemine de l'effroyable majorité démocratique au totalitarisme bon teint. Et d'une manière injuste et révoltante qui bouleverse les valeurs des êtres et des choses. La nature et ses ressources sont exploitées sans vergogne pour alimenter la soif de profits de ceux que Robert Laffont appelle les *Nouveaux dinosaures*. L'obsession de rentabilité et la priorité du gain ruinent, pour ne pas dire effacent les apports de l'esprit créatif ou scientifique. Les médias soutiennent ces pouvoirs, fragilisant la compréhension des enjeux de notre planète et la

dépossédant des atouts qui pourraient rétablir l'équilibre. Ceci à cause de la simplification à outrance des événements, de la parole banalisée et superficielle qui ne laisse pas de trace. Ainsi la mémoire est vidée tout en étant évincée par une robotique rayonnante annulant l'humain, l'empreinte civilisationnelle qui fait l'originalité de chaque langue et de chaque région.

La poésie est la quintessence de toute langue. La crème de la crème. Il nous faut donc lui revenir pour goûter l'amour des mots et se ressourcer à la densité de ses sens. Et ce, non pas dans ses messes ou ses récitals qui passent comme une brise sans conséquence, mais dans l'intimité de sa fréquentation. C'est par sa lecture assidue, autrement dit l'échange, le partage qui mène à l'étonnement, au rêve, à la réflexion. S'imprégner de ses arcanes pour s'ouvrir à soi et à autrui pour épouser ce changement perpétuel parallèle au dynamisme de la vie. Branchement au réel existentiel à travers le poème qui deviendrait le médiateur entre l'homme et son milieu. Passeur donc de ce qui fait notre essence existentielle et

notre coloration culturelle. En un mot, notre Humanisme.

Le poème est tout sauf ordre. Ordre mondial, moral, politique ou autre. Ce qui ne veut pas dire qu'il projette le désordre, l'anarchie. Il indique plutôt les avenues d'une pensée qui ravive les sens physiques d'abord. Juste pour l'amour de repenser le sens, (signifiant et signifié). Non dans une logique oppositionnelle, mais dans la découverte des voies par où ça passe et celles par où ça bloque. Car tout blocage du processus créateur ne mène qu'à la paralysie. Tout passage et tout partage ne font que réveiller une certaine sagesse. A la manière de Taoistes qui intègrent le négatif (le mal, les notions périmées, la violence...) dans le global. Ce qui cerne et atténue, pour ne pas dire dissout, la barbarie dans le cadre du civilisationnel.

Les mots sont la réalité du poème indissociable d'une certaine spiritualité. Puisque c'est le cas, pourquoi ne méditerons-nous pas sur un recueil de poèmes ? Comme si nous contemplions le paysage d'une région donnée. Ou comme si nous nous lovons dans le paysage

intérieur d'un être, d'une société... le paysage d'un tableau artistique ou sonore d'une ville ou d'une forêt ! Ce faisant, notre réaction sera fonction de cette contemplation. Ce qui gratifie le « moi » du lecteur, tout en faisant advenir « l'autre » dans un plaisir d'altérité de l'écrivain en un seul acte de liberté réelle.

Cette errance de lecture première débouche sur la création d'un poème qui sommeille en nous. Ce poème ne serait pas un « poème-critique » vécu ou écrit. Plutôt un poème évocatif, évaluatif qui renverrait à la fois à la source qui lui a donné naissance, à l'auteur et son univers sensoriel aussi bien qu'à celui du lecteur-critique. D'où indépendance et lucidité réclamées ici dans cette écriture migratoire de l'expérience qui n'est rien d'autre qu'une écriture-Autre : la mienne et non pas « à la manière de... » Une re-Vivance de ce que l'on pense, de ce que l'on ressent.

Il ne s'agit pas de « lire dans l'âme de l'autre » comme l'a écrit Nietzsche, mais de rendre compte d'une migration lectoriante assidue qui se veut invocatrice / évocatrice d'un suggestif latent. Ce qui

aiguise la curiosité d'autres lectures au énième degré. Ce regard sur le monde s'élargit en cercles concentriques à partir de la vision pivot jetée à la mer des sens. Ce défi du lisible part en quête, non pas de vague à l'âme, mais d'un autre espace que j'ai appelé, ailleurs, « béance ». Cette autre disponibilité d'écoute et de production dans la rigueur inaugurale et analytique. Une transaction lecture / écriture / vie qui fait rayonner le savoir et la beauté, l'épistémologique et l'éthique.

Ne plus succomber au fatalisme ni à la sentimentalité. Mais convoquer la conscience pour que, sous son égide, le poème instaure une nouvelle manière d'être, d'agir, d'écrire... Ce qui instaure le postulat primordial de l'intersubjectif. Celui-ci évince par son déploiement toutes visions égocentriques. Au cœur de la vie, la poésie institue et élabore sans cesse des rapports interactifs. Ceux-ci ne font pas que mimiquer la prétendue unicité culturelle ou psychologique. Ils créent, en toute liberté, de nouvelles perspectives, validant les démarches, les échanges, les partages, les inclusions, les exclusions... L'expérience unique

éclate. Ce ne sont plus des écrits-vains, mais des écrivants. Des sujets, non plus isolés, emprisonnés dans leurs égos monolithiques, mais des scripts-acteurs qui lisent / écrivent tout en se métamorphosant eux-mêmes ainsi que leur contexte ou leur environnement. Mutation donc entre les lignes dans ce que j'ai appelé l'écriture interstitielle qui émigre / immigre d'une culture à l'autre. Sans complexe, sans frontière, sans transition.

Transcréation dans une lucidité aiguë qui bouleverse toute expérience vitale. Autrement dit, réactiver le flux et reflux du tissu mémoriel pour qu'ils irriguent notre destin. Le poème devient alors une exigence. Un échange incessant de souffles créateurs qui traversent les espaces infinis de l'AmouRire. Toujours avec le souci de l'Autre. Non point pour sa récupération, mais pour sa révélation. Au monde de la luminosité, du merveilleux et du sublime qui peut être à notre portée. Il suffit de laisser derrière soi, l'effroi et la violence du tragique. Et se laisser emporter par l'arbitraire des mots, leur incantation revigorante.

Pensons au « calcul mental » disparu à cause du recours incessant à la technologie qui engourdit et momifie les esprits puisqu'elle fournit la réponse toute prête. Les jeunes ne savent plus calculer par cœur. Pour rendre à la mémoire ses droits, il leur faudrait réactiver leurs structures mentales. Rien ne viendrait oxygéner leurs cellules pour qu'ils puissent redécouvrir la jouissance de la découverte par soi-même. Le manque d'exercice mental atrophie l'esprit, ratatine la pensée et engourdit le libre arbitre ! Celui qui est incapable de faire une simple multiplication ou division sans avoir recours à la calculatrice est un handicapé mental. Il appelle la machine au secours car il est incapable de décider par lui-même. Il en va de même pour les slogans itératifs de la publicité. C'est cette envahissante des demeures qui conditionne la pensée et décide pour les téléspectateurs de tel ou tel produit à consommer. Par contre, la poésie offre, par sa densité protéiforme et sa multiplicité de sens, toutes les panoplies d'interprétations. Donc d'alternatives et de choix qui obligent le lecteur à réfléchir et à se positionner. A assumer librement

un rôle, une attitude, un engagement qui lui permettrait de révéler l'essence de sa nature profonde. C'est dans ce sens que le poème nourrit son lecteur tout en faisant fleurir sa personnalité.

Nourriture spirituelle qui informe, au tournant d'un mot, d'une pensée, d'un sentiment, des problèmes cruciaux de la vie, tout en offrant l'éventail des potentialités pour les résoudre. C'est ainsi que le poème devient fonctionnel. Il ouvre les horizons les plus divers, les chemins de la liberté pour contempler le Soleil du savoir. Le poème parcourt l'envers des sentiers battus. Il va à la rencontre de l'ici et de l'ailleurs. Regards croisés seuls à pouvoir rendre à l'homme sa dignité. Ce qui assainie les conflits et les adversités. En toute humilité.

La poésie n'est pas « le développement d'une exclamation » comme l'a écrit Paul Valéry. Elle est incessante interrogation. Questionnements qui nourrissent l'essentiel en nous. Ainsi des questions clés : Sur le qui suis-je ? Qui est-il ? Qui sommes-nous ? Que faisons-nous ici sur terre ? Où sommes-nous passés ? Où allons-nous ?...

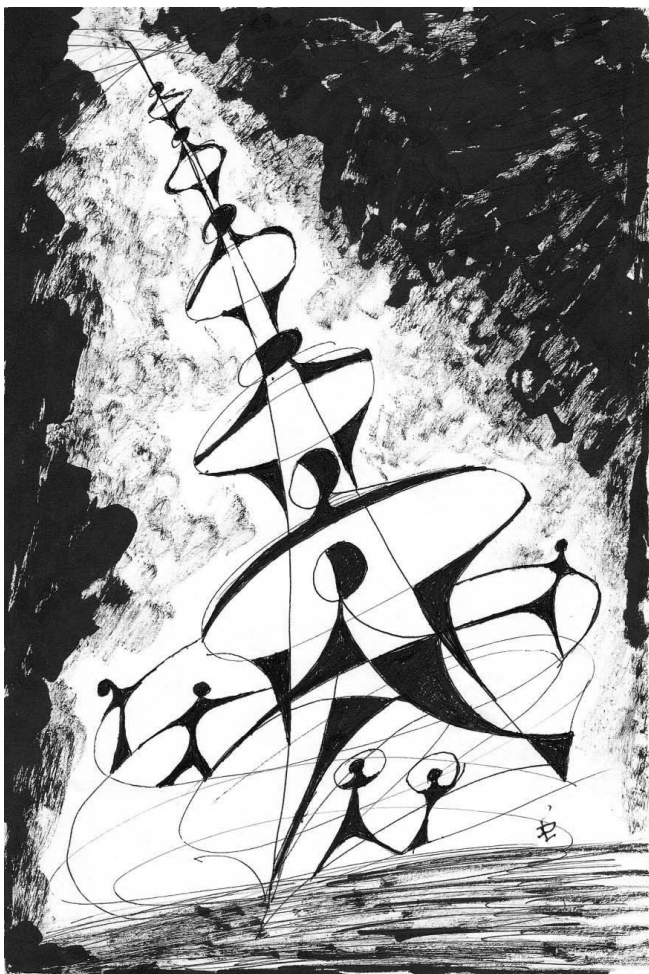
La poésie « ne se fait pas dans le lit comme l'amour » comme l'a affirmé André Breton. Elle se fait dans des lectures plurielles qui suscitent des Interrogations sur la fuite des mots. Car Le poème court.... Il fuit / Dans sa fuite / A l'au-delà des mots / il loge sa raison d'être.

Ainsi le poème érige l'autocritique en vertu. Et le lecteur peut alors entreprendre, en bonne connaissance de cause, les aventures les plus fabuleuses pour la joie de tous.

Hédi Bouraoui

Paris – Toronto

I - INDEX SCRUTE PEINT L'HORIZON



Pierre Léon : Dessin.

Forgerie des cœurs

À Francine Caron

Forgeron de l'amour béni

L'Homme

Insuffle l'âme au corps

De la Femme en attente

C'est Elle qui façonne

L'itinéraire et la Geste

L'Imminente lumière conduit

A l'irradiante révélation

De leur Naissance

Ce Fer de lance rougi

A la douloureuse fournaise du jour

La Mort l'éteint en nonchalance

De discours

Dans les poumons du mot

Féminin le souffle

Fulgure sa foi et sa prestance

Prémonitoire quotidien

Qu'un astre de paix

Martèle en cœurs reconnaissants

Dans l'étincelle le poète

Fait l'amour à la vie à la mort

Mémoire entr'ouverte aux alliages

Son Cri bruite symphonie
Le paysage se brume du fabuleux
Des rêves
Polyphonie d'interrogatifs
Qui chassent le tragique
De la vie qui court plus vite
Que le son et lumière

Défi au Silence

À Liliane Tuetey

Murmurent les Regards hagards
Douce mélopée qui
Franchit à l'unisson
Seuils douleur délice *Non-retour*

Le bateau de l'absolu coule
Dans la Pomme Adamante
Dissonances
A l'éternelle espérance opaline

Yeux miroirs de l'étreinte
Tendu du dire...
Gracieuses rencontres
Dans la glace du temps

Explosent les suppliques
Dans les saillis
D'une mémoire meurtrie
Aux antiques frises

Se réconcilient les archipels
Ces états d'âme de poète
Symphonisent
Prunelles calmes et dévorantes

Le cortège de surprises va
A la dérive *sotto voce*
Des brisures et des partages
Défi au Silence immaculé

Que dit l'index de l'amour
A l'amour-propre ?
Prend soin de ton silence
Il risque de t'étouffer !

Fructifère le Jugement

À Roger Gonnet

Geste et Silence cartographient
 La Splendeur
Qui communie avec la Nature
Cette pulsion de vie
Nous étreint de sa mémoire

Et quand fluide la lumière des sources
 Ce Midi glorieux
Se miroite à l'autel de nos images
Que scande le Cantique des Cantiques
Dans le jardin des souvenances

Intersections de voix aux désirs
 Ephémères
L'arbre accueille leur chant
Telles prières d'oiseaux
Le Delta de mots les ensoleille
De douceur clémentine
Tout en se racinant Vérité de l'aube

Les mains quadrillent leurs reflets
Et sur les rivages du regard
Se prisment transparentes
Terre de tendresse et Terre d'hostie

Une *Amande étoilée* illumine
 Cette île de foi
L'ordalie des rencontres défie
Temps et Espace qui livrent

Dans la force de l'âge et de l'orgue
Le signe ultime de l'immanente existence

Amour et foi se marient au Soleil
Levant en attente du coup de pouce
Qui viendrait au secours du Couchant

Tessons de Mots

À Jean-Luc Wauthier

Tout *Je* lecteur ne *poignarde* pas
Il coule rivière tumultueuse
Traquant une voix matinale épurée
Lyrique dans l'élan de ses scènes

L'arrimage à la liesse l'émerveille
Il renouvelle le ton et ses correspondances
Ce voyageur lézarde ciel et terre
Suspendus à la surprise au sortilège
D'un pêcheur de lune
Dans l'océan du Silence

Dans l'inter-p[r]ose sourd une image familière
Auteur et lecteur retrouvent leurs traces
Qu'attise une flamme à la source
Vive du Poème

Parfois la Mort Arbitre de justice
Dévie le cours des errances lecturiantes
Le miroir brise l'inéluctable existence
Moisson de secrets
Les nouvelles générations les égrènent
Avec la soif de sourciers

Le quotidien tessonne de ses griffes
L'ellipse et l'abstrait du poème
Silex qui préserve le feu de l'amour
Eloquent aux quatre saisons des mots
Sa genèse sans piège éclaire

Toute Ombre à la lisière du Moi

L'horizon la découpe en offrande et
Les racines éperdues prennent leur essor
 En roseaux pensants
 Les plus forts de la nature
Mémoire et Chant sont accordés
Les cœurs se lézardent de leur secret

L'oiseleur de l'absence se niche
Entre songe et éveil... vie et poésie
Les mots capturés déplient les visages
 Des jours de fêtes

L'incantation des nuits emporte
 La sagesse du vent
Les soucis au passage raturent le tumulte
 A hauteur de souvenirs
Le poète les convie à sa table
Emerge le Verbe tel *Exil partagé*
Qui délivre de l'égarement du sens

La geste du fruit se vit alors
Premier cri d'enfant qui sourit
Au paysage intérieur d'un Soleil
Repu de *mot genêt* de *mot delta*

Entre deux

À Cécile Cloutier

Scintille Sens
Dans le nombril
Du poème
Apside

Une comète creuse le soleil
S'étouffe
Bruit

Naissance du Silence
Dans l'orbite
Du joyau

Périple-éclair
A l'écoute
Du mot
Aux confins des cercles

Je n'imité Rien
A l'orée de tes perles
Ma main
Salue ta langue

Voyage à l'infini de l'attente

À Antoine Ristori

Quand un voyage au bout de la mémoire
Virevoltant poésie
Emet Vérité lumineuse
Il nous émeut comme une Mer lointaine
Parfumée de lavande et de secrets

Là les mots se déshabillent puis
S'accouplent à la pureté du jour
Cet Immortel serein :
Réalité indécente qui angoisse et obsède

L'infini du mystère se dénude ici
Fait parler les gestes inédits
Ces rêves qui nourrissent arabesques
De savoirs clandestins là où
Se dessine la prophétie en échos
Du silence vertigineux le poème

Le monde s'enracine dans la magie de ses nuits

Les mains sibyllines aspirent à palper
L'Immatériel qui subjugué et régénère
La Mer-éternité n'affranchit personne de la mort

Et l'on repart de la rue de l'enfance de son décor
Source affamée d'amour et de vie qui se gorge
De parcours en étoiles... de feux éteints...
de cantiques...

Souvenirs et connivences rythment leurs espoirs
Embrassades du Ciel et de la Mer qui accordent
Un paysage intérieur parfumé de romarin jonquille
Chèvrefeuille magnolias jasmin et *pain frais*

Puis on pénètre dans les rémissions insoutenables
Archives désordonnées
Il faut alors semer ces images au vent du renouveau
Engrangeant les fêtes divines et païennes

Certaines romances ébauchées feront valser
Les retrouvailles miraculeuses de l'enfance

Tout emporté par les aubes pulpeuses
A la Foi ancrées... Soudain surgissent
Oubli déchirure apothéose blessure
Le silence les pétrifie de sa froidure-linceul

Même le souvenir perd son âme
La ville en deuil *rêve de vengeance*
Le mal se propage fait douter de la réalité
Et quand les arbres éclatent de pleurs
Leur douleur brandit des *ramées de sagesse*

On court partager avec le poète la miche de paix
Ce *pain fait de constance et d'amour*
Parfois inclassable une guerre intervient
Relève la tête de sa folie
Trahit le corps et l'esprit

Des poèmes-obus crépitent alors
Psalmodyent Pater de survie là-bas en mer
Lointaine où il y aura toujours une terre qui attend

Une Terre prête à engloutir tout accident de vie
Sans regrets Sans amertume sans indignation

Et ici-bas un Virgile dantesque exaltera
Les racines furtives prises dans le feu des mots

Ainsi on a *su vivre* chaque parcelle d'amour
Dont la somme fait l'éternité de notre vie

Phréatique

La nappe phréatique chante son anniversaire
Sa longue vie de chien alimente la source
Geyser-grisantes voix chaotiques
Qui causaient des poèmes de leur bourse

Et pourtant l'attente est à couper
Au fil du rasoir aux sublimes larmes

Parfois le gonflement de l'eau éclate
Linceul neutre sur un ciel brouillé
Etalant stuc malicieux sur la toile de fond
L'univers balaie sa réussite sous le tapis

Le règne poursuit ses jets sporadiques
Aspergés de naturelles explorations
Qui bannissent le phosphorescent du voyant

Soudain des éblouissements du Néant
Quête de rive à la charnière de l'oubli
Cet océan obsessionnel qu'un désert hante

Le mythique rituel dans la crypte se madeleine
Crispe et granule l'eau qui chante
Dans la bouche d'Orants en liesse

Plus de bancaire présence qui s'engorge
D'hyperboles sidérales douteuses
Seul l'œil du vidéo-preneur mystifie le cœur
Du flot de l'absence cultivée pour l'occasion

Parcours scripturaire

À André Lagrange

Le poète voyage dans l'infini des êtres et des choses
En d'autres lieux En d'autres temps
Obstiné à décapiter son dédoublement
Une angoisse impossible à perdre
La distance entre portrait et statue

La parole n'est qu'une mise à nu du Minotaure
D'où l'incantation que les mots emprisonnent

A l'estuaire du salut se fragmente l'énigme
Pour que l'autre côté du miroir cuivre sa dissidence
Violence cascasant trajectoire de démente
Les points d'équilibre chavirent
L'errance rive son regard sur le monde

Les pas du poète enchâssent encore les alliances
Même cicatrisées... il maîtrise leur géométrie
Dans le créatif imaginaire
Les corps dans l'entaille du verbe investissent
Leur irradiation dans les bourgeons du songe
Ainsi s'enfante la légende qui ensoleille
sa passion vécue

Le lecteur-boomerang est pris dans la marge du cri
Entre frappe et lettre des plongées éclatées
Transitent énergie cosmique
Se tissent empreintes digitales qui clament
Leur appartenance à ce début du siècle

Etonnante architecture du verbe qui remonte
Aux magies de l'enfance pour laisser tomber
Les masques se désagrègent sous l'inutile
Parade des mots
Ce qui parafe d'imprévisibles détours
Et de *désirs-pièges*

S'éclate le Squelette langue

Discontinu le discours dépouille
l'origine de ses supercheries
L'envie vous prend d'échanger
ces élans lyriques pour
De nouvelles peaux langagières qui habitent
l'aube et son devenir

Jouer des dérives exorcismes
paysages mélodies bruits
Ecartés béances sexe et chair réveillés...
Ces débordements dans la destinée de l'être
et son renoncement
Ce qui embrase les effractions aux habitudes

Femme-Delta quêtée dans sa carte du tendre
Son indéchiffrable beauté illumine
Les spasmes irisés et les attouchements violents
Naît la complicité qui accapare imaginaire
et incisions d'écriture

Comment donner à lire ce *résiduel jointoyant* quand
La mer se confond au vide des frégates ?

Ahuri par ces plongées des écrits soufflés
au pollen des mots
Incrédule le soleil ne franchira pas les limites
Son enracinement descend les marches du temps
Défini en enjambées de phrases

Qui retient le morcellement des lumières ?

Quand le gemme du poème prend son essor
La faucille-distance découvre à cœur-joie
La merveilleuse moisson des langues vives
Les épis-éclats des souvenirs reviennent
Et re-fécondent nonchalamment la terre des textes

En d'autres lieux s'ouvrent des cratères alliances
Vulves assoiffées de désirs
Le Sein des sexes dégorge sa vigueur croissante
Belle délivrance initiatique l'énigme catapultée
Traverse les érections-délires
Se réveille corps allusif
De l'alternance que l'espace-temps
déshabille victorieusement

Resurgir hors de soi dans...
le désert subtil de la sapience
De nouveaux emblèmes s'imbriquent
dans les prédictions à venir
Le poète n'a plus à convaincre personne
Nul éventail souverain des perditions et du hasard
A ne retenir que la jubilation de ses mots qui
Guillotinent les chiens de nuits et fustige
La mémorisante moëlle des squelettes désenchantés

Ce monde déjà nommé

Lire simultanément les axes synchro - Bien
Et diachro – Mal
Avec leurs trous et leurs enjambées
Fantasque chevauchée dans la luxure des mots
Et l'idiotie des Hommes

Quelle mémoire illusoire ?
L'ombre appartient au jour !
Comme la lumière à la nuit utérine
Et même la blessure des éléments
C'est l'offrande de l'ultime orgasme !

Echo de l'identique Male – Femelle
Leur éphémère est vécu dans...
La jouissance ourlée du pénétrable
Corps du poète Corps de l'inspiration
Corps du lecteur Corps de la cogitation
Tous se découpent dans l'échancrure absolue
Cette *nudité de l'aube* où tout amant
 apprend le silence
Dans l'agonisante plénitude de l'attente !

On passe la vie à déchiffrer...
Le perpétuel acte du pouvoir
Dont on voudrait mettre l'écoute à découvert
Ainsi se structure la substance existentielle

Quel est ce lieu-dit ?
Empire d'amour illicite ?
Empire de votes trafiqués ?
Tout est à la mesure de nos prétextes !

Suspendue la voix lit à l'intérieur
d'une aube langagière
D'autres voyages dans les pièges de la mort
Plus loin les destins se nouent...
aux altitudes de nouvelles lubies
Traversées fulgurantes de poèmes
Que maîtrise une démarche de l'identique
Au « notre » face au miroir des quatre éléments

Et nous voilà de nouveau embarqués...
pour d'insolites
Expériences de corps en leur margelle de signes
Dévoilant une radiographie du réel

Obscènes recouvrances des crachats de la nuit
S'irradient l'enfance et sa jubilante nudité

Surgissent d'autres souhaits promis
Aux terres illimitées
Tendant de contenir mystères
et labyrinthes de nos émois

Ville {s}

Déambuler dans les hauts lieux d'écriture
Ces villes où l'on se découvre une Origine
A jamais déconstruite par les nervures de la vie
Pendant que la mémoire brasille des incongruités

Puis l'émergence d'une optique sur le monde
Sommes-nous dans l'ivresse des commentaires ?

*De ceux qui n'en finissent plus
d'écorcher la dépouille !*

L'auteur démarque sa fin dans le livre pour que
Se polyphonisent les voix...
Énigmatiques anonymats
Réduisant la déraison pour libérer le silence
Ce pluriel puissant qui articule tracés et graphies

Des corps-textes se mettent en branle hantés par
Ce pouvoir augural muni de feintes...
De trous de tessons
Démaquillage de ville {s} Profanation de temple {s}
S'éveillent résonances peur
Silhouettes lardées d'absurde

Tant de rituels et d'idylles à subvertir
Le poète embaumeur capricieux...
Toujours insatisfait de
Son incapacité à saisir la précision...
Des êtres et des choses
Parfois il subit de gré de force
Le coup du poing de l'ange

Il erre alors dans les artères...
les recoins de l'imaginaire
Possédant cette Femme intronisée
sur l'éveil de sa conscience
La terre lui échappe
Elle se love dans les vagues perdues...
de ses orgasmes

Quel raccourci prendre pour...
ne point perdre son identité ?

Le décodeur ne cherche aucune ferveur...
Aucun héroïsme
Même pas la jubilante fornication en sa ville
Où il ne fait que passer sans permis ni drapeau
Ce n'est qu'un émigré survivant dans l'illogique

La manne imprévisible qui vibre dans son regard
Est chargée de blessures...
de frustrations de rancœur
Pour figer quelques paysages
Il célèbre la métamorphose
Des labyrinthes... l'horizon accommode...
Sa géométrie

Quête lancinante d'une langue oraculaire
que personne ne possède :

Le poète est seulement le guet
Aux portiques des Béances
Ses rencontres courbes l'ignorent
sur leurs propres lieux
Son corps a-t-il cadencé l'amour ? Les éléments ?

Les quatre clés qui clôturent le livre pointent leurs
canons ourdis

L'absurde quadrille prostitution
sacrée et béatification

Toutes les serrures sont rivées...

Sur d'autres naissances

Le livre aux filiations impérieuses
ébranle tous les sens

Il repart vers d'autres découvertes
stupéfiantes en leur langue

A la charnière des frontières inexplorées...

Déjà en 1991... Puis en 2003

À El'Mehdi Chaïbeddera

Malheureux qui comme Toi l'Algérien
a fait un beau voyage
 Bagdad au bunker de [ton] cœur
Déjà tes mots explosaient bombes
 qui débushèrent le père
D'un Occident en mal de droit et de logique de guerre
Ce dinosaure post-atomique assoiffé d'un clair de lune
Cosmique que le fils reprendra bankerisé...
Par l'axe maléfique
Ce Policier mondial carbonise un peuple innocent
Tout en clamant qu'il orbite
 Un Nouvel Ordre étincelant
Sur le déclin qui napalise d'infamies les tribus d'Arabie

Déjà ton Verbe embushait la trompette de l'abjuration
Pour dénoncer toute coalition qui cancérise
Les gènes originaires de ta fierté désuète

Qu'ai-je à l'amplifier quand mon corps défendant
Hausse le drapeau de ta virulence contre tout crime
Tout mensonge tout *carpet bombing* toute campagne
De désinformation tout laser efficacité meurtrière
Toute chienlit inhumaine...
Du Père comme du Fils ou du Saint-Esprit

Déjà mon frère tu oubliais dans ta harangue
Le Maître des impostures le despote tombé
Dans le piège machiavélique de l'Amérique maladive
Le sacrificateur d'un peuple soumis...
Par la peur et la terreur

Pour une bouchée de pouvoir lunatique qui en dit long
Sur ce raté de l'histoire de toutes les occasions...
Le Père de la merde de toutes les batailles
qui ne récolta
Que l'amère ingratitude de toutes les défaites

Sa Garde présidentielle abandonna chars et canons
Ne trouvant sa raison d'être que pour massacrer
Les Kurdes les Chiites et autres Opposants

Le temps des boucs-émissaires étrangers est révolu

Le Maître de Bagdad a vilipendé
Trésors et Mémoire
Qui auraient pu être...
La substantifique moëlle d'un Continent
Notre Afrique en mal de subsistance et de gouvernance

Dans la dernière guerre encore une fois perdue d'avance
Ce traître a semé une débandade
qui fait honte aux poux
Tombée grotesque des statues d'une ville meurtrie
Capturé le Rat dans son trou infecte hirsute flashé sur
Les écrans du monde ébahi de le voir ausculté...
Tel un animal
Personne n'a pitié de ce pestiféré vilipendant le défi de
tes maux

Par-delà les mirages et les illusions...
Toute obsession est à culbuter
Pour couper court à l'apocalypse d'où qu'elle vienne
Voir clair dans l'enfer qui s'empare des vivants
De tous les côtés des frontières
La paix n'est point pour demain

Il faudra accorder le souffle...
Des mains propres à feuilleter
L'espoir d'une justice rayonnante...
pour les riches pour les pauvres
Maîtriser l'illogique du monde
qui cravate de sa post-modernité !

Se fragmente le monde

À Claude Micoski

Braises agglutinées l'Univers
Absent le Verbe
Tord le coup au lyrisme
Racine des maux
Tessitures mémorielles parachevées
Dissidences qui fragmentent le vécu
A la charnière des marges dysharmoniques

Magicien des sédiments accorde tes cris
Dans la cité perdue
Entre rite et temple muscle et os
S'éveille la transparente agonie
Les rêves en panoplies lucides
Les rives expurgent le délire des eaux

Le souffle se peuple de doutes
Dans sa soif immatérielle
L'amour déploie ses déserts
Comme des spectres veloutés
L'ultime chair se libère
Et fait rougir l'alluvion
Segments de langues qui strient
Le paysage des trajets irradiés

Fenaison aux frontières
Accélérés le silence et la cécité
Dans cette blessure à vif

S'investissent saisons et semailles
Se répercute l'effroi des tailles
Aux demeures de l'élan
Les commissures transgressent l'ensemble
Le fragment ramifie ses énigmes
Au soleil du dedans

Clair-Obscur

À Claudine Helft

Errent les buissons ivres verbes
Translucides
Qui m'arriment à la crête lumineuse
Tes écrits

Tes mots secouent les ténèbres
Du hasard et s'ajustent
Lumière qui nomme la conscience

Modulations aiguës du poème
Sur l'immense exactitude du semeur
Racines entre ciel et mains
Marée qui monte
Vérités d'ombres et dérives de crépuscules

Que de beauté dans l'italique
De tes crues
Où les étoiles détrompent orage et nostalgie
S'ouvre l'écorce de ton empire
Attente et alliance
Comètes fulgurantes subvertissent les frontières
Pour l'ombre de toi

Toi qui délie de l'autre côté du même
Langue de Troie et sarments de colère

Me voici au sein de ta métamorphose
Ton histoire
Se fixe mer intérieure
A ma terre étrangère
Notre île
Ferveur à désavouer
Miroirs de solitude et sacré du silence

Heure d'harmonie

À Vahé Godel

Symétrie quatre quarts
D'heure
Un philologue élague chaque feuille
D'érable
Elle dévore le temps sans le savoir
Au gré d'autres arbres fleuves roses ponts
Tant de tremblements
Quand les torsades voyagent en lapsus
Au seuil orphique des voiles

La mer ne finit jamais de jeter
Ses galets au vent
Qui organise la lutte

Lumière vorace interminable
Les mots-libellules chantent des airs
Sagaces au centre de l'abside
Que scande *la minute sans nom*
De la finale
Soixante carats *sous un soleil*
De glace

Et l'absence et le silence
Au regard ultime sillonnant l'abîme
Cette lettre morte que le poète ré-invente
Traces ailées d'un livre grinçant
Vérité du vide qui s'écrit
Dans le cadran bridé du feu et de l'eau
L'haleine du poète : brasier

Qu'attise la terre Mot
Offrant au passage
Le gîte et le couvert

Vole le temps

À Maurice Lestieux

Le décalage horaire de deux continents
Plonge le lecteur dans le temps sauvé de la lecture
Des poèmes où l'éternité des mots exhorte
Le temps à libérer le temps
Liberté provisoire qui incite
Le Civilisationnel à
Courir et conquérir l'espace pour qu'Avènement
D'écriture creuse sa vie à l'ombre de l'espoir

Il vit alors dans le creux de la nuit
Et dialogue avec le mystère de l'herbe folle
Qui lui méandre ainsi sa mouvance
Demain sera un autre jour
Toi l'inconnu dans l'errance ardente
Ta mémoire compose
Une prégnance à la charnière du chant

Une prière s'est mise à canzoner
La poussière vibrante d'infini
Qui accorde au lecteur allié contre le temps
La parole aléatoire aux éblouissements
Repus d'espoir et de rêves insolents

Il s'embrase dans les forêts du souvenir
Les lacs intérieurs les rivages transmutés des
mers...
Ces éclats de miroirs lacèrent les ronces têtues
De l'habitude pour cueillir
Les prémisses étonnées du printemps

Une pendule détraquée a pourtant gardé
Le rythme régulier du balancier
Oscillant entre imaginaire d'enfance et d'ailleurs
Inscrits dans la chair du créant

Un monde jumeau à notre image
Equilibre le parcours et l'essentiel
Et chute l'incohérence dérisoire
Dans l'Etat volé de nos angoisses

Écouter pour Voir

À Sylvie Le Trouit

Jaillit le poème fleur
Pure cadence des regards
Ébloui l'enfant retient
Le fruit mouvant

Signe de lumière que sol
Et mains libèrent langues de feu
Qui étoilent la mer

Traversées de rêves cabrés
Dans les algues mémorielles
Pour déposer le grain
Veillant sur un soleil insoumis
Au caprice des vents

Et conter

Quand l'Homme se perd...
Dans sa course féline
Il est prêt à donner la mort

Même piégé le Taureau sent que
Son animalité est de son côté

Inégale lutte où il désarme le Torero
Etouffe sa colère
Laisse l'homme vivre en paix

Dans la corrida de la vie
La Nature triomphe sur
Tous les calculs de l'esprit

II - LE POUCE ARRONDIT LES ANGLES



Ody Saban : Dessin, encre de chine.

Le Succès du Roc

À Bruno Durocher

Après la libération il débarque de Pologne
Se renomme Roc de sevrage et d'attente
Choisit *le temps de l'ombre* pour raccourci
Et *gagne la lumière* qui ressasse l'étonnement
Un Don Quichotte ivre de son Moi combattant
L'ivresse de tendre vers l'Un l'Immortel intact

Pour signe distinctif :
Deux touffes de saule pleureur
Givrées partent d'un crâne lustré
En diptyque du dire
Est et Ouest ne se rejoindront jamais
même si la barbiche
Aiguë chante l'esprit autre de la Fille de Varsovie
Voilà pour la biographie de la voix – rocaïlle

Les roulades du corbeau poète prétendent refaire le
monde
Paradis et Enfer ayant foi en la matière du cœur
Remis sur le tapis d'une question...
Ad nauseam répétée
Quelle vie immortelle dans ce cœur-coupe bu ?
Seule clé aux portes ultimes de l'avenir : l'Origine !

Il vit alors le vernis des nappes phréatiques amours
Eternité de Démons qui s'enclavent dans la danse
Esclaves dans la chambre macabre de la mort
Rien ne dure ni gloire ni douleur ni victoire
Même pas la présence de Dieu

La chair des mots rocaillieux
se fait ronger par les vers
Il faut leur arracher la peau pour qu'ils révèlent
Charogne et vermine à la fleur de l'âge

Salut poète solitaire embrasé d'amour Toi
L'unique qui célèbre le braconnage des mots
Même pour larder ta morosité tes angoisses
Les crédules continuent à écouter à applaudir

Tu reprends la lecture pour calmer le silence
Les mêmes sons du rocher cantonnent
Les applaudissements pour...
Le poème à Marie-Madeleine
La prostituée de Jérusalem
qui a souillé le nid de David
Son blasphème le fit lapider
par l'ire d'une foule enragée

Vivement tu dénonces l'énigme...
De cet amour charnière
On ne tue pas en Israël...
On reconnaît la voix du Juste
Mais où est cet éclat d'horizon aujourd'hui ?
La montagne brille mais nie au fleuve ses sources
La grâce douloureuse des pierres...
qui cherchent encore une terre
Cet amour détourné par la violence
Tu le condamnes
Fange de pleurs et de sangs...
Au secours de l'innocent
Qui va pardonner les mots interdits
Quand l'étincelle de dignité
est étouffée dans le brasier

Tant de prostituées surgissent...
Du muguet de décembre !
Fin du *Que vais-je devenir ?*
À mandoliner sa souffrance
Ne passe plus la rampe
 mais pousse un nouveau choc
On naît dans le deuil On meurt dans la liberté

Tu fais assister l'auditoire à une dernière rencontre
L'enfant et son château de sable
Une maman les borde de sa voix...
À la lisière de l'infidélité
Le poète la suit dans la gloire des flèches atones
Ne rendant rien à la Terre
Même si l'enfant est clair comme le Phare
Rivé à sa hantise : *La folie meurtrière !*

Enfant sauveras-tu le poète
Du succès de sa prière ?

Cadrage

À Jean Rousselot

Dans cet univers le mot respire
N'a pas d'excuses pour tant d'authenticité

Il erre et dévie sans se parer de charme
Le Réel de sa Toison d'or rassasie
Les crânes d'oursin L'Hostie rompue

Il confie à la lune une mémoire éternelle
Qui flèche enfin la Mort

Un Dit ceint de blanc pourrait la vaincre
Quand elle incruste à l'horizon l'existence des Dieux

Ce blasphème ne se targue jamais de poésie
Sa plainte proscriit les craquelures de la douleur
Seul signe de l'œil le silence du non-dit

Ici le scribe ne s'approprie rien
Il laisse l'époque en paix pour retrouver sa voix

Comme le muguet son parfum
Dans le désarroi des herbes folles
Où la syntaxe ajuste son souffle
Au rythme vigilant de la matière

Intersignes

À Raoul Bécousse

Veilleur nerveux de l'inventif le Poète
Embrassé d'humour ranime la cendre des mots
Ceux étranglés dans les gorges atones
Ceux ayant perdu le souffle...

Sa langue cathédrale s'écroule... perd pied sur terre
Ne prend plus racine quand ses tropes...
Vitreaux condamnés
deviennent Impasses d'où...
Nul appel de rouge-gorge ne parvient

Vacille et grince la dernière braise dans la noirceur
Seule la terre retient la ritournelle des semailles
La terre seule à enfanter le rêve
Dans les mottes nourricières du Verbe

Arbre et fruit conjurent la mort
Le poème dépose son bilan
Dans la faillite des clameurs sans échos

Le logiciel drapé d'extase souffle l'air du Temps
Feu de paille qui affole les esprits...
et exténue les planètes
Elles se rongent les ongles du dedans !
La ville craque ses murs fait avorter...
La révolution des pauvres
Ces faux espoirs à la lisière du pain nu

Soleil d'été l'œil du poète rase les ombres

Dans les jardins de la mémoire
Les nuages éclatent de rire :
Demain peut-être ?

Le brouillard sans averse d'aujourd'hui moissonne
Les voix retentissantes des oiseaux-lyres
Ces *cris d'enfant excités* transforment la ville
Sonne le glas scandaleux de la Lune et de la Rose

Etoiles éteintes les toits se renfrognent
Quand les corbeaux se mettent à s'envoler
Pour qu'au loin les îles dérivent vers la lumière
D'une aube inaltérable évitant les Continents

La joie du jour tranchant se lève
Nouvel alphabet d'intersignes innocents
Un *miroir obscur* darde leur silence

Retour à la Vie

À Emile Snyder

Une fois tes méninges triturées...
La voie lactée se brouille perd ses attaches
Le bistouri taillade à cœur ouvert
Hémorragie de mémoire...
La mort ne la reconnaît plus !
Ni ses veines ni ses artères et voilà
L'alphabet du sang s'éteint pendant que
Tu visites les ténèbres du Néant
Puis te réapprends la vie des voyelles...
des consonnes...
Au rythme du chant d'Eva
Ton nom patchwork se réveille un matin glauque
Où pulsent dans la douleur les cellules des mots
Ils t'ont fait voyager dans l'éclat
Des naissances des êtres et des choses
Ce corps craque se désintègre s'accroche
De toute son incrédulité au Verbe et à l'Amour
Ce corps vainqueur ne se prend pas
Au sérieux du Rien
Il rapporte au monde dans sa rage de vie
Les bourgeons d'un printemps langagier
Des visages d'apatrides lovés dans la splendeur
Etrangère des villes nouvelles et des rayons de soleil
Qui lavent la patience et la folie...
Les terres obscures...et les bruits...
Tous les mots qui ont manqué
aux braves comme aux lâches

Survivre

À Serge Brindeau

Vacille le monde
Dans la main
Tendue au bistouri

L'oiseau poème s'irradie
Dans l'alvéole
Qui déplie le ciel

L'âme laisse sa peau
Le mot résiste
Epure sa migration

Le corps dans sa nuit
S'ennoblit
Transmet l'aurore

Livre des nuits blanches

La mort Le froid
Marbre le laurier
Dans l'intime du noir

Nervures dans les graphes
Déploient l'oracle
L'aube passe sa voix

L'autre côté des miroirs

L'arête du vivant
Perdue à l'éperon
Tranche la langue

Silence qui scintille
Invisible ogive

Juste

À Yves Antoine

Juste... mille fois justes
On vilipende souvent ce qu'on loue
Le poète ne change rien
A la terre qui tourne

Mais ce qui fait tanguer la vie
Ce sont les dialogues des profondeurs
Qui nous humanisent en dépit de nos envies

Dans cette glorieuse déclaration
D'amour
Source de dépassement de tous les bords
Du monde

L'exil de soi en l'autre et vice-versa
Où il faut vivre orphelin
A la recherche d'une pitence
Nommée Sagesse

Celle qui calme les nervures
De l'arbre de la vie
Rien que pour un répit salvateur
Qui couronne feuilles et bourgeons

Forêts

À Catherine Bankhead

Et la lumière
Du non-dit fut...

Ces strates de silence
Rayonnent verbe-lune

Aux coins ténébreux
De nos forêts cadences

Le monde glisse
Entre des étoiles éparses

Doigts d'eau douce
Qui étanchent

La voile et le vent

L'air du temps
Salue
Un soleil complice

Cet espoir qui tangué
Fil d'Ariane à donner le vertige

Mur à Angle Droit

Pourquoi et de quoi faire un mur ?
Cette grisaille cimentée des séparances qui durent
Le temps de la lettre Terre Azur...
Enoncés d'appartenance sous l'effet violence

Ce qui pousse le lac poème détourné
Vers le parc des reconnaissances légitimes
Qui rebondissent et se scindent en échos de fables
Pourvoyant l'origine et ses remous enfantins

Qui fermera l'écluse des tablettes interdites ?
Quand court le bruit des torrents Sirènes
A multiple tours des veines
Hybride sécurité d'adolescence

Se délient les lèvres cousues
Vallées acquises convoyeuses de pertes
L'hémorragie de chagrin escalade
Ce qui lui ressemble
Terrain brouillé de basses feintes

La hantise du passé adulte erre
Dans les cœurs enivrés qui les mettent en scène
A l'axe du récit vertical
Estuaire d'un pays qu'illuminent ses carences

La crête du sens-gouffre des parties-pris
Pourra se les remémorer
Au temps inévitable des comptes
Comment nommer la conquête de la haine
Dans le décor des dépits des rancunes ?

L'âge mûr se croit victorieux lorsqu'il est
Au rendez-vous des sursis
Telle colombe à rempailler au pays de la grâce !
Celle qui fait tourner en vaches folles
Les fantômes des nuits acerbes

Au tournant le Jour scandaleux ne justifie plus
Telle ou telle présence de colonies
Ou grappes de mots d'une sédition sanguine
Les parcelles arrachées au fil des missiles
Et autres assassinats ciblés
Les lamentations impriment sur les peaux
Soumises et triomphantes un profil marais-cage

Des deux cotés un Mur trophée humiliation
Se fait bâtir continuant l'arrogance de celui
Qui fut détruit en faillite d'indépendance
Blessure tentant feinte et convergence

Le livre de doléances se décline
Maintient défaite et conquête
Dans l'attente d'un angle droit
Qui ne deviendra jamais l'aigu de la paix

Espoir

Traître archipel bu

En mouvance d'un vécu étoilé

Mémoriel d'une histoire sans fin

Cette Ile-langue fourchue

Qui accueille l'écume du jour

Sur l'acrobatie d'un stratagème

Endiablé jusqu'à la moelle épinière

Surhumain l'essaim d'images

Bourrées de stridente blancheur

L'agate aux scories mortes-vivantes

Tels oiseaux voyageurs désirs suaves

N'occultant rien à l'incandescent espoir

Aujourd'hui une vague cosmique

Attend l'azur des regards sereins

Où se dessinent les bourgeons

D'une parole votive à volets ouverts

Quand l'ultime souffle de l'aile

Recueillera la victoire des nœuds gordiens

Les lémures violentines flottent toujours

Dans l'exil attentif

Leurs rites scintillent dans la mer

Léchant les corps irradiés d'espoir

Vivre ensemble dans l'inverse des hantises

Pendant que nos doigts dessinent

Les traces mitoyennes de nos rêves

Aux quatre Saisons de l'Intime

À Jean-Henri Bondu

Rivages scrutés dans l'intimité du souhait
Le promeneur se love dans les corolles du silence
Là où vibre le seuil des certitudes
Que de musique dans la nuit éclore !
Elle étreint les volutes émeraudes
Amour dans la douceur de la fleur Etant

Pastorale qui se donne à la mer
Dans la chair des mots
S'écument les signes lancinants
En étoiles mouettantes qui dévoilent
Les refuges secrets du cœur en abandon

Et l'Achillée à panser les blessures
N'oublie jamais les quêtes mordantes de l'hiver
Mélodie du givre qui étonne
Au large des algues amantines
Le solitaire rôde dans les jardins de la réplique
Pour retrouver le profil de ses fables
De ses soupirs de ses fleuves de ses rivages...
Le chemin accordé aux fiançailles du printemps
Le poète les nomme : Eveil
Aubades gracieuses des renaissances

Rêve : *Vivier du ciel* où le monde se réjouit
Dilatant l'horizon au-delà de l'estime
Toi l'errant qui fête les vols éperdus
Nous venons te rejoindre dans l'ivresse du temps
Pour que perlent sur nos fronts

La rosée vigilante des *sureaux en fleurs*

Avons-nous accordé le sillage à la Barque
Pour que l'aventure reflux du quêtant
Ne triche en rien la beauté de la Grande Ourse

Cette source des alliances
Aux portiques de nos flammes

Il revient au luthier de buriner les vers
Des amours perdues
Pour que nos âmes se mettent en place
Dans le silence ourdi de la dérive
Dans l'incandescente incrédulité des silhouettes
Cette pointe tendre de la blessure
Etire ses bourgeons laconiques jusqu'aux
Crépuscules qui font basculer les nuits

Ainsi s'invente le Récit-Estuaire
Aux révélations paradoxales de l'errance
Le lyrisme soutenu des éblouissements navigue
Géminé et ébahi dans les mystères du silence
A l'orée d'un rivage l'indice des découvertes

La marée décide la passion à transfigurer
Ses paillettes illusoires
Pour que *Saive* puisse naviguer...
dans la *Dame de Trèfle*
Cette ville qui nous conjugue
Aux flux de ses amarres

Vivre dans la pureté brûlante des communions

Ainsi resplendit le Désir vagabond
qui trouble les esprits
La terre-épave bute contre les ressacs du réveil
Rejoint l'estuaire délaissé...
Toute coule vers l'oubli qu'on apprend

Seul l'équipage du Verbe météore exorcise
Le navire maudit
Ainsi le poète quête harmonie et mélodie
A mains ouvertes pour que
Le monde se lise dans les lignes intimes
De la pluie et du sang
S'apaisent alors les élans passionnés
Qui cernent le Connaître du dedans
Puis se bercent les vagues par une brise
Equilibre de printemps

Néantamant

À Colette Klein

Au recueillement du fragment l'attente
Sensuelle extase
Au confluent d'une Absence
Coquille conçue où s'épanouit l'esprit

Souterraine la quête exulte les masques
Silence à peine contenu
Tes mains d'oiseaux nichent la rigueur
En vérité première
Ta chair se dévore de l'intérieur
Œillets transparents
Rouges à senteur de poivre
Sur tes pommettes paradoxales

Opaque paysage dans le rire du survivre

Que de nuits de dépossession chez la Mante
Religieuse
Qui invente l'aube lucide des désirs

L'aveu du cri trouve refuge
Dans le sacré des flammes
Seule subsiste la ferveur veloutée
Du poème orchidée

III - LE MAJEUR PARFUME SEL ET POIVRE



Gérard Sendrey : Dessin.

A l'écoute de...

La Maison de la Poésie de Paris a présenté quatre poètes tunisiens : Abdelmajid Tlatli, Moncef Ghachem, Hafedh Djedidi, Ridha Kéfi, le 30-11-89 à 20 :30 au Forum des Halles. Le poète tunisien Abdelaziz Kacem les a excellemment présentés. Chaque poète avec son apport, sa voix personnelle, sa facture poétique... Des aperçus profonds sur l'originalité de chaque œuvre.

Les quatre poètes étaient présents dans la salle, arrivés fraîchement de Tunisie pour cette première. On avait, à juste raison, choisi des poètes de l'intérieur du pays : ceux qui n'ont pas toujours l'occasion de faire entendre leur voix à l'étranger. Mais au lieu de leur faire lire leurs textes, on a préféré les donner à un comédien français qui, en dépit de ses talents, n'a pu éviter l'écueil de la monotonie et de l'uniformité. Au bout d'un certain temps, on avait l'impression d'écouter le même texte, fade et sans couleur.

Le poème qui suit est donc dédié aux quatre poètes en signe d'amitié et de solidarité.

A quatre poètes tunisiens

On leur a volé la voix et leur foi au dialogue
Leurs rocailles leurs couleurs et leur saveur
On leur a volé le feu de leur langue
Le goût d'ail d'olive d'harissa s'est envolé
On leur a volé le timbre aigu les gutturales nues
Leur colère tendresse joie consonances
On leur a volé... toutes les dissonances

Plus de roulis de cataractes chuintantes
Plus de derbouka et de sel qui éclate
Plus de mirage d'un désert foudroyant
Plus de complicité d'oasis louvoyant
Plus de flemme dans l'offrande
Plus de frustrations éclairées de soleil et d'étoiles
Plus de mille et une nuits...
dans le rêve et dans le chant

Tout endort par l'uniforme et son ressort

On m'a volé la mouvance...
Et le chaos de mon enfance
Mes colonnes tonales et mes coupoles cartouchées
On m'a volé la pulpe au seuil de mon égo
On m'a volé mes émois et mon toucher

On m'a mis des menottes tricolores aux poignets
On a menotté ma langue nomade
On m'a déraciné les veines pour passer la pommade

Mon souffle perd son goût de pataclès et d'orge
Mon rythme perd ses méandres d'Orient

Et sa boulimie chamellante
Ma rime perd les lames de sa passion tranchante

Je suis l'épouvantail de la Tour Eiffel

Ann-Arborite

À Michel Deguy

L'Evêque se Michel-Angelotte tire avec espoir
Sa nouvelle Mariée de la Tour de Babel
Déguysée sous l'ordre d'Eiffel
Miroir aux alouettes d'un poète mâchonnant
Palimpsestes à partir de l'assaut de lui-même
Assis sur les chaînons de l'Identité
Le Monde vu *donnant donnant* des mots
Ces foisons de maux partis à la dérive
D'une pensée-autre d'une idée à coulisse à...
Tutélaire du discours
qui grave le vide sans bourgeonner
Tout en semblant se renouveler...
dans l'interstice d'une fragmentation
De l'Unique Inconsolé
Identique réfracté simulé dans le produit
Excitable du système *Rien* de nouveau
Sous le vieux soleil
Et lorsqu'il y va du *Comme* la faiblesse d'en face
Irréversible s'étrange étranglant :
Les lieux du compromis
Pour lui endosser une *nouvelle peau* afin de réussir
Au moins quelque chose... l'A-mors du Poé-tic

Prologue

Rencontre de Jorge Amado à Remise du Grand Prix du
Mont Saint-Michel, 1987, le 3 octobre lors des Rencontres
Poétiques Internationales de Bretagne.

De loin J'ai vu

À Jorge Amado

Par un matin gris de Bretagne un avion dépose le
troublion de l'esprit
Son crâne brouillon aux accents
de terribles secrets perturbe
On le précipite Vitesse américaine
Plaquée Aube incertaine
Lui le Brésilien notoire au crépuscule d'une vie
remplie de lauriers
Le Maire de Saint-Michel l'accueille décontenancé
Derrière de gigantesques bouteilles
de champagne brut
Jetées à la mer mais ne pouvant...
en aucun cas oblitérer le corps
Corpulent mitraillé d'éclairs artificiels argentés
que le monde fixe
Les cheveux réfractent la lucidité
de ses discours sereins puis...
Les médailles pleuvent sur lui
sans jamais avoir demandé de prix
Averse de fin de siècle qu'en Saint-Bernard
obstiné et grognon partage
En méandreuses paroles lapant éloges et
compliments

La salle exiguë craquelle...
d'amitié sincère et factice à la fois
Des écrivains ensardinés avides lèvent
un verre trinquent en exergue
À leur anonymat aux chants calcinés
qui mettent sa popularité

Né à Ilheus en 1912
Auteur d'une trentaine de romans
Aujourd'hui il disparaît au Mont de l'Ile
qui fête son soixante-quinzième anniversaire
Au restaurant de l'Univers
L'élite l'accapare dans la puissance de la mer
Tout ce qu'il faut savoir du chemin
des fantômes langagiers
Le soir à l'institut de la Foi
Bouffon lui pose les questions pièges
Des berges folles Flux lové
dans le torrent des vagues
Se défrichent les terres des voix paisibles
quand les mains tremblent
Puis ouvrent leurs yeux sur la mort
Peut-être l'immortalité de ses écrits...
Et autres balivernes
Sa voix cassée enrayée ne peut jamais
s'ajuster au micro qui l'amplifie
Dans ce lieu de dépassement
Où se recueille la douleur et grésille l'émotion
Source indéchiffrable qui donne des maux de tête
Seuls les privilégiés au rang d'honneur
éclatent de rire parfois
Marquant leur présence et leur plaisir d'être au
degré de la renommée

Impossible de capter les jeux d'esprit...
Les courbes prisonnières
D'un cercle restreint
Il faut alors se contenter d'éveiller
Le désir du lire :

*Bahia... Cacao... Je suis enfant de pute
Les putes m'ont appris la tendresse
Je jouissais sans malice de mots vicieux
Enfant des plantations j'ai appris à compter
Avec le peuple de toutes les couleurs
Finis les préjugés des mélanges de races
Pour moi écrivain bandit l'appétit sexuel
Une piètre malice
Voir ma matrice indienne africaine...
Les Portugais sont arrivés débarquant
A cette époque la Nation-Métis
A Lisbonne... Au Luanda... Je suis dans ma maison*

*Je marchande et discute les prix
Commerce agréable qui centre le plaisir
Cent soixante ans de colonisation
Le Noir esclave porte la vie...
Les Portugais portaient la mort
L'oralité africaine une véritable renaissance
Pour les choses de l'amour les Noirs
Ravivent mélange de l'impie et catholicisme
Les médailles Muse les médailles Picasso... Miró
L'amitié c'est le sel de la vie
Ici des amis inconnus pour moi
Le Mont Saint-Michel n'existe pas
Ce n'est pas vrai mais la journée nous a comblés
De joie et vaut la peine d'être vécue...*

Crécelle la claque... se rue la foule sur Lui
Bouddha porteur de cœurs en corbeilles
Décrocher sa signature...
Peut-être le feu d'une dédicace !
Lui voler la mesure de son image écrite de sa propre
Main de Maître : La vraie voix de son nom

Fuir cette ruche qui s'acharne sur un cadavre exquis
L'arracher à son cadre pour vivre un instant comme
Un Roi sous le faix de trésors aveugles étalant
Ses mérites en ligne de scarabée boiteux

Pour me tenir compagnie j'emporte *Cacao*
Les deux morts de Quinquin la Flotte
Moi le clochard Joquin qui du bas fond des temps
Vis sur la corde raide des races et des rires
En dents de scie mon Epopée
se nourrit de rêves et de sang
Délivre sa gerbe d'écume
quand souffle le chergui musical
Nouvelle Geste hilalienne
Où l'amour entre *Le Chat tigré*
Et *L'Hirondelle* nous mira-cu-lisent
En aiguisant les lances
Aux auréoles ces verbes irisés
qui graffitent l'Univers
Sans épuiser le vent des couleurs

Passerelle

À Pierre Béarn

Vingt ans de passerelle corrosive
A une seule voix d'ultime éditorial
Explosant solitaire des crépuscules
Dans le désert des étoiles

Se mitraille d'infinififs le vide éternel
Dans l'indifférence des villes et des océans
Que d'Athènes et de Rome justifiées
Au soleil levant des carcans en questions !

Lointains les yeux bleus du fantôme jettent
Leur dernier pouvoir sur
Des hors d'œuvres absurdes lapidaires
Quand le siège de l'immortel est refusé

Qu'aurait changé la mouche froide
Poignardant de son aiguillon les dernières
Barricades des marées d'équinoxes ?
Le vieux vaisseau coule au regard lunaire

De près le poète agace un chat siamois
A satiété d'abord rue Monsieur Le Prince
Aujourd'hui à Croulebarbe l'amour
Glisse sur le pelage d'un revenu récalcitrant

Qui sera la vermine compagnon du sillage
Quand la beauté douloureuse de la proie
Broussaillera dans le chas d'une aiguille ?
Se troque l'éclipse dans le faux feu des salves

Quatre-vingt six ans de cendres remuées
Lamentations de lèvres rouges plantées
Dans le chair espoir en oasis quadruplé
Le Renouveau sommeille dans les pages éteintes

Que le souvenir ourlé clame et arrache
Splendeur de liberté larguant ses peines
Toi Ecorce désarmée dans la légende
Cède le tronc vermoulu à la mélancolie des feuilles

Echo

À I. Célestin Tcheho

Ton poème me fend le Cœur

Je ne sais ni quoi ni comment répondre
Quand je porte en bandoulière
Ta souffrance et
Celle de notre Continent muselé

Et que peuvent accomplir les vers
De ce côté ou de l'autre des frontières
Et au-delà de toutes les espérances ?

Non Je n'ai pas oublié
Notre désert natal
Ses ondes sablonneuses charrient
Dans nos corps endoloris
Tant d'espoir et de rêves illimités

Ce désert natal grouillant
De légendes et de beauté
Que les vautours traîtres maltraitent
A la hauteur de leur mesquinerie

Africains nous sommes n'importe où
Nous nommons les maux
Là nous macérons les vers
Pour bâtir des paravents
Qui n'empêchent aucun oiseau du monde
D'exploiter à sa guise le Ciel
Qui nous a vu naître

Et si la Terre dépend du Ciel
C'est elle qui éclatera un jour
Au visage de nos tortionnaires

Alors nos écrits serviront peut-être
A planter des jalons dans l'éternité
Qui n'aura nul besoin
De remporter une quelconque victoire

Sonnée l'utopie

À Agostino Neto, poète de l'Angola, in Memoriam

Quand l'Auguste a vécu l'histoire troublionne
Pour ne l'avoir pas dictée pour qu'aujourd'hui
Ceux qui l'ont suivi ne font pas trembler les terres
Rien qu'en massacrant une mémoire sacrée

Prophète nouveau-né Sorcier des forges
D'une indépendance qui vire au cauchemar
Où nos racines Noiritudes...
virevoltent dans leur tombe
Qu'est devenu l'haleine inaugurale à *Voix Egales*
Que célébraient jadis nos pères africains bailleurs
De lendemains incertains sans *Chaka ni Baraka* ?

Onze novembre l'Angola se libère Promesse plénière
Son chemin initie la fête d'hier et de demain
Nommant le sacrifice dans le brasier du chant
Emigrer au bout de l'enclume
Pour ne pas trahir la jeunesse
Treize ans de guérilla enchaînés à la pensée-patrie
Des prisons s'échelonnent
Caxias Cap Verde Lisbonne
Absolu le cri fuse fusée pure brassant les masses
Tel boulanger son pain quotidien

Du Verbe à l'Action
Une arme-poème paravent aux colons
Aux crochets des balles
dans les ténèbres du politique
A distance l'écho Fraternité Amour Harmonie Paix

S'ajustent à la patience des démunis et autres
laissés pour compte
Sans fioriture ni frise d'entrelacs le message prime
Détourne les grosses ficelles :
parodie de notre histoire

Rayonnante la sagesse ancestrale
vivifie l'humus Afrique
Celle qui a bâti l'Europe sur son dos
Ce Continent qui a cédé son rythme
à l'Amérique et à notre diapora !
Qu'avons-nous reçu en retour ?
Racisme violence injustes brisures rejets...
Violence Vautours qui rodent cauchemars
dans leur Baptême
Proie aux maladresses de leurs systèmes décadents

Pendant ce temps nos champs...
les diamants le pétrole le café
Sont pillés par des mains étrangères délétères
Elles troquent encore l'Avoir des Négriers
de leur honte aux quatre coins cardinaux
d'un Village globale explosif

Plantant le soc des charrues
dans les terres tараudées
Des soumissions nos frères continuent
à danser les cabrages
D'une dignité à conquérir

J'entends encore Tunis Dakar...
Toutes tes sœurs réclamer
L'indépendance à l'ONU
d'autres pays suivent la cadence

Libérez Neto Libérez l'Angola
L'espérance sacrée sème le secret
dans le cœur des pierres
Le silence accueille les sourires...
Étoiles des pleureuses
Le pays compte ses victoires
En amant tourneur d'un sort piégé

Tout un *Convoi Africain* marie
le peuple au soleil des vécus
Hors des pommes de discordes
et autres génocides...
A l'aube bariolée d'espoir les gorges jadis étranglées
D'autres anglo-franco phonies
chantent la splendeur :
Symphonie baobab baobant baobab...
Palmier palmant palmier
Les ancêtres approuvent applaudissent...
lavent la détresse
Jaillissent alors nouvelles harmonies
en yoruba... arabe... souahili...

Au banquet de la Reconquête et du partage Liberté
Se sont élevés les Charlatans Néo-colons
Assiégés leurs cerveaux n'ont fait que mimer
Ceux qu'ils venaient de chasser
Volatilisés sacrifice certitude et imprévisible paix
L'acte de foi est passé dans le désarroi
L'auguste porte des forges a perdu son soufflet

IV - L'ANNULAIRE À L'ÉCOUTE DES VOIX



Gérard Sendrey : Dessin, 1998.

Au Parfum du Fleuve

Vivre sur la crête des vagues qui
Dentelle les paysages intérieurs
De la mer Sidérale liberté

Fleuve à la source incertaine sans nom
Fleuve qui affine les cinq continents du sens
La Main parsème le temps et réunit
Cartographies de prières et d'espoir

Ce Fleuve prolonge le voyage des mots
Pour que l'arbre cesse de parler non-sens
Mots qui grignotent la Terre en remontant
Le cours des quatre oraisons puis
Dépose l'amour sur les berges de la Mémoire

Méandre le Fleuve non pour hypostasier
La Mer mais la recréer jalousie qui rivalise
Avec l'alliance des galaxies

Et quand les pirogues en images repues
Naviguent à contre courant du chant
Le Fleuve accorde ses deltas incandescents
Courtise l'horizon de l'Eternel

Fleuve archipels de maux qu'un soleil
D'automne réverbère sur des bois déboussolés
Ici les oiseaux d'eau ont force d'éclairs
Offrant des passages à l'histoire inventée

Et l'on se reconnaît soi-même pêcheur
De métaphores dans les coudes du Fleuve
Socrate soupèse encore son regard son flair
Les soupçonnant de sacrilège dans les cuirasses
Du geste même au baptême de l'eau qui
Ne capte du florilège qu'une vérité boiteuse

Quand l'enfant primesautier né à la limite
Du soleil dans une terre d'endurance
Il se découvre en train de se pavaner
Sur la soie des fleurs
Fluviales qui le façonnent en dépit de lui

Langage de glaises au clapotis des déchirures
Langage de gel qui couture l'aura des sourires
Langage de feu qui prend le large et illumine
Les tréfonds des humeurs et des rancunes
Langage d'air qui fait voler les cerfs-volants
Dans les cavernes des mythes et des rites

En aval et en amont émergent
Les rêves et leurs secrets
Il ne reste plus qu'à se laisser bercer

Blessure

À Paul Dakeyo

Douleur à flanc de races
Son corps à peau de Lune
Le tien d'ébène a soif de Terre
Passion et rêve s'inventent à rebours
Quand les tourments chavirent dans le silence
C'est le poème qui surgit volcan irisé

Ainsi la parole prend la relève
Vos corps tressés dérivent mosaïque-amour
Rassurant la mémoire qui blesse le cœur
Seul à étaler son horizon
Dans les parfums de l'enfance

Que de soleil dans les mains neuves
Qui affûtent la peur timon des solitudes !
Et tu monologues dans l'embrasement
De son aube qui grésille sans éclat
La terre fraîche te déserte
Une larme d'hostie en précise le chant

Tenace l'étreinte qui t'habite
Comme un tunnel d'exil ce pays
Qui retient son souffle
Aux altitudes de ta voix sérieuse
Bruissement du silex-amour
Cette torture aiguë qui dit la paix
Éclat d'un récif dans l'immensité du songe

De vague en vague tu confrontes le vécu

De tes mots de sang et d'élan
Telle mesure décline la mort
A l'orée des *pétales silence*
Ainsi les regards se découvrent dans
Le collier éphémère des souvenirs

Tu reviens souvent au refuge Ta *forêt natale*
Hors des déchirures jalonnant ton errance
L'empreinte ténébreuse dans son souffle
Fait basculer la tempête dans l'allusif des mots

Ceux qui tissent les éclairs en couleur
De mer et de rêves...
La forêt redresse le tort du soleil
Et des nuages venimeux des dérives...

Au cœur des recommencements tu remontes
Les désastres crépusculaires et les néants
Tes enfants fleurs de ta vie changent
Le circuit des vents et des rivages
Leur *chant de silence* scande ta terre offusquée
La mer auréole l'univers de tes cris tes baisers
Ainsi se reconstruisent le rêve et la cité

Silex tourbillon crache sur les tombes...
Réveille l'embrun des collines et des volcans
Des lacs et des rivières l'amour promesse
Sauve des échancrures et de l'oubli
L'espoir scintille irise les nuits en étoiles
Sculptant la pierre avec fureur pour que
Les races plurielles constellent leurs différences
Au grand jour de l'essentielle harmonie

L'intermittent

À Micheline Dupray

La Mer agonisante est en train de mourir
L'acropole du sentiment s'écroule du dedans
Le poème éclate nuits de feux rouges qui
Peuvent à peine consoler le rêve
Le cordon ombilical serpente silence sidéral
Et les portes étroites s'effeuillent mot à mot
Souvenance et attrait de vertige
Blancheur boréale qu'une bougie fragile attend...

Que de questions dans l'agonie muette !
Elle mord à pleines dents l'absence du cœur
De corrosives larmes disent
En retenue le secret du cri
Cette poésie échos des sourires barbelés
La mort se réfléchit dans la mare
Lucide miroir de soi
Enfants nés et à naître dans l'orgueil grandiloquent
Des souhaits mouillant leur séduction
Au littoral des chimères
La Traversée du temps des échancrures
Se couronne Lueur d'un verbe dru
Superbe mère qui danse dans l'éternel instant
Impitoyables les Dieux ne basculent point dans la
mémoire

Femme de l'herbe et de la terre aux icônes
Saignant de violence et d'incandescence
L'espoir du rocher et du silence se pourfendrent
Quêtent cette soie frémissante qui racle

Les gorges de Rome et de Byzance...
Ces éternels lambeaux de nostalgie
Sur les routes d'un monde en mutation flagrante

Qui épousera les chutes de Niagara
Pour accoucher *de la fureur nuptiale* ?
New York et ses phallus géants font l'amour
Aux *magnolias* du temps
Pendant que la Bourgogne festoie de ses giclées
De raisin les bouches téméraires
Sur le point de goutter une céleste rosée incrédule

Toute tourne autour du Nuage Noir
Cette sacrée surprise du onze septembre
Qui n'épuise ni ses maux ni sa généalogie
Toutes les nations s'embarquent dans de nouveaux
Stratégies au service d'un équilibre précaire
D'un corps qui n'en finit pas de souffrir
Foie cœur colonne vertébrale estomac cerveau...
Jusqu'à la *petite enfance*
Cet espace cellulaire dépose son épopée
Comme le mystère d'un regard ébloui
Ou l'énigme d'un vers à l'orée du doute
La vérité cachera toujours son bilan
A l'ombre de l'Agate en fleur
Le mensonge au pesant d'ail scandalisera la vie

Vive l'humour qui coud les mots
À l'horizon de notre attente

La mort en contrepoint
gaufre de tourments les marées
Les musées les chemins doux de l'intermittent

Désirs en îles

À Ratimir Pavlovic

Tumulte des désirs dans des volontés flottantes
Ces îles débarquent leurs voix
Dans le jardin de la mémoire
Une bougie illumine leur miroir reflétant
Une superbe claire de lune
L'horizon le porte en figure de proue

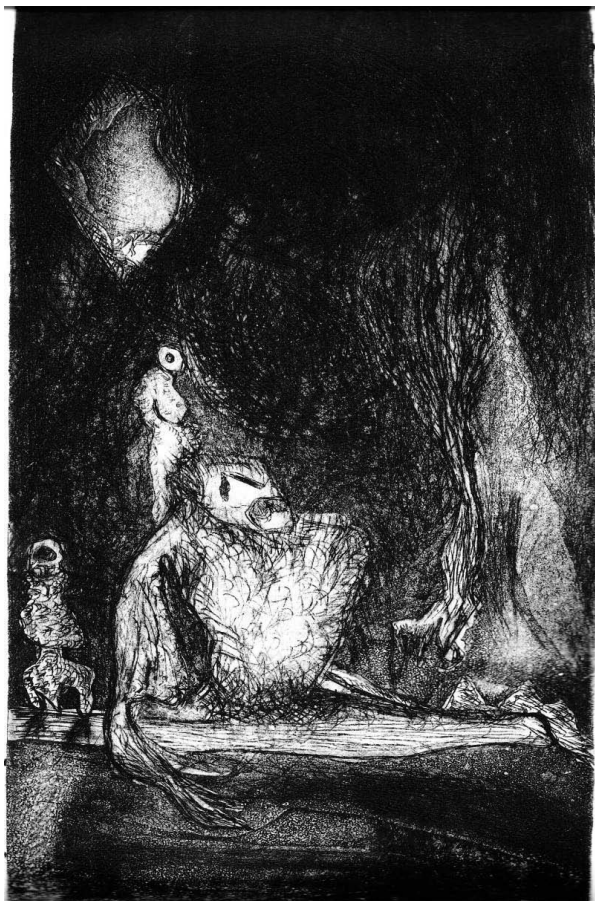
En pays ciselés s'invoquent les lieux du feu
Intense chant de silence d'où
Des départs vers le corps magicien des nudités
Des souvenirs des prophéties
Quand la Brunante esquisse ses voiliers
Le vent en poupe du joyau émaille
Le corps écrit : éclat troublant de l'Archipel

Que s'investisse l'Ombre des démarches
A l'immobilité du mystique
Le cendré des terres et l'écume des mers
Dérivront en barques souveraines
Les mots les irisent de métaphores
Nuits aveugles qui arment l'esprit
Pour morceler la souffrance...
Alors les visages de bribes qui nous composent
Équilibrent leur talent Partitions vigies
Que les îles-oiseaux constellent de survivance

Iles esquissées dans le sacrifice du monde
Leur cri de nostalgie luit à l'horizon
Feu de rectitude dans les tempêtes du destin

Quand l'envol des oiseaux-souhaits ancre
La liberté craintive aux silences nuageux
S'architecture le retour à la Mer origine
Infini où le voilier-poème apparaît
Présence laiteuse à la frange des nuits caillées
Ainsi s'exile la forêt des signes ramassant
Des coquillages sur le versant diurne et
Eclaté de sa demeure opaque

V - LE PETIT DOIGT INSPIRE LA MAIN



Hervé Aussant : Dessin.

Liberté de parole

*À Tahar Djaout, Youssef Sebti, Abdelkader Alloula
in memoriam*

Je vous écris d'un pays lointain...
de neige et de verglas...
Pour rappeler au monde le sacrifice de votre vie
Vous lâchement assassinés
tombés sous de traîtres balles
Abattus hommes et femmes de lettres
Vos assassins n'auront jamais le dernier mot

Saccagée la bibliothèque de vos mémoires
Ensanglantés vos livres... maudites vos créations
Vous n'avez été que les passeurs de vive tolérance
Les revendicateurs d'une liberté royale d'informer
Dévoiler la vérité douce-amère là où elle se loge
Dans le scarabée ou les empreintes des loches
N'étiez-vous pas la voix de l'Islam qui dit ?
Lis au Nom de ton Seigneur qui a enseigné
A la personne tout ce que personne ne savait
Vous les créateurs d'un monde de paix Vos écrits
Seuls auront le dernier mot
Comme vous avez eu le premier

J'invoque l'esprit et la lettre de vos cris du cœur
Pour arrêter le carnage des *Fous de Dieu* bornés
qui tuent leurs frères
En religion comme des bourdons de la foi
Qui va tourner la page

de cette absurdité meurtrière ?
Faire sauter les chaînes débiles
des endoctrinés de la haine ?
L'Islam est paix pour les Musulmans...
Juifs et Chrétiens
Tous les êtres du Livre qui prêchent la fraternité

Mais aujourd'hui les frères égorgent leurs frères
Quand s'arrêtera la barbarie ? S'éteindra la folie ?
Ces boucheries dépassent
Toutes les limites du tolérable
Raison de plus de torpiller...
Les fanatiques toutes couleurs
Arrêter le sang versé dans la blancheur de l'aube
Que suis-je en train de dire moi l'apolitique
Qui n'a jamais adhéré à un parti
de gauche ou de droite ?
Je vomis ma colère pour sortir de l'enfer où l'on m'a
Installé pour l'amour d'un pouvoir de guenille
Ne valant pas une seule goutte de rosée !

Je vous écris d'un pays de grisaille et de brunante
Où nos querelles intestines sont pacotilles face à
L'insupportable sauvagerie d'une Algérie malade
Le soleil et la mer aveuglent
ces Intégristes de malheurs
Qui renient mémoire et avenir...
dans un présent détraqué
En de-ça de la vie par delà la mort
Fantômes hantez-les !
Soufflez Furies dans ces têtes citrouilles
Rien ne les arrête !
Que leur barbe-mascarade
ne puisse plus faire fleurir !

Un poil de violence sur leur gueule infestée

Invoquons résistance révolte et calame de maux
Car nous sommes au bout du rouleau des sacrifices
Luttons contre tous les fanatiques de mauvaise foi
Ils ne reconnaissent ni loi ni amour de soi
Refusons d'être les martyrs de la foi
qui n'a pas de foi

Debout levez vos drapeaux de paix...
de justice debout !
Je suis avec vous debout munis
de mes mots oliviers
Qui tentent de raviver la flamme
du bonheur à cœur ouvert
Quand la racine pourrie paradant droiture
Telle ordure primaire
Sera arrachée de nos terres arables...
De notre ciel courroucé ?
Rien ne semble arrêter ces conquérants
d'un pouvoir fantoche !
Leur fiel amer à gouverner
dans la pitance de tous les délits
Levez-vous Majorité silencieuse...
Dites Non aux Castrateurs
Du verbe qui fait mouche
dans leurs cœurs-potirons
La paix triomphera un jour...
En dépit de tous les abus

Portrait Khaïr-Eddine de mémoire

Une mèche rebelle de ce fils d'Agadir sillonne son
front taraudé

La gestation du grain poème explose
dans son crâne convulsif !

Où tout se sculpte timbales intermittentes
Pendant que ce bout de choux rabougri
déplace autour de lui

Plus de vent que mille siroccos et un harmattan

Et toujours cette mèche éventail
qui bloque les secrets au creuset

D'une violence murée dans une révolution en attente
Et le voilà qu'il vocifère :

Tu paies une bouteille ou je te casse la gueule !

Un verre de vin rouge en main

Il continue à casser la gueule

À tout le monde... à *tuer le Roi* parce que :

C'est moi le Roi... Et vous tous des macaques !

K'Erre arpente le Quartier Latin

en Monarque du délire

Fulminant contre toutes sortes de bannissements

Juste pour l'amour de terrasser le Mal

qui ronge ses entrailles

Et il s'intronise Seigneur de l'élixir agressif

Rien que pour choquer les âmes en peine

Mais les harangues de ce Robin de Croix

Sans repentir deviennent clownesques

au tournant de ses masques du jour

La nuit il porte en bandoulière
cette langue seconde
Qui éclate après s'être réprimée violence violentine
Se libérant du cœur fraternel par tacite complicité
Ce Prophète des cris purs qui s'égrènent
Étoiles forcenées
Sanglées de *crachats* fomentant l'apocalypse

Je le rencontrais souvent avec le poète camerounais
Paul Dakeyo
Son éditeur des *mauvais jours* lorsque
Les *Frangaoui* refusaient ses élucubrations infernales
butant sur l'Alpha et l'Oméga
De ses contretemps le poison de ses scorpions son
Soleil arachnide
Souvent nous promettions
Le faste de notre Afrique muselée
À ce Résurrecteur *des fleurs sauvages*
tournoyant du nombril

Souvent nous dînions à trois
avec Jacqueline Arnaud sa protectrice
*La meilleure critique qu'il y a au monde... Tout le
reste...*
*Vous êtes tous des cons Et c'est moi le Grand qui
vous le dit*
Il continuait à boire sans dégarnir
Une bouchée du repas
C'est moi le Grand le grand des Grands
Vous des minables
Je peux vous tuer tous...
Personne ne peut m'abattre !
Ce Prince des mots savants
Réinventés en dagues scintillantes

Se sentait dans sa peau
Au sein de sa Tribu langagière
Mais hors de ses gonds
Face à l'autorité au socle du néant

Nous n'étions pas là pour le nourrir...
Comme un enfant perdu
Mais pour l'écouter...
Toute oreille ouverte et bouche close
Il déridait sans fin...
Les rayons de son soleil noir de midi
Nous donnant l'illusion d'alléger
Les aiguillons de sa solitude crispée chronique
L'ivresse déliait parfois ses cauchemars
Entre éclats de sang et sanglots de rire

Jacqueline chouchoutait ce Géant de la plume
qui la rançonnait sans vergogne
Et se vantait d'en faire autant avec les plus grands
Ecrivains de Senghor à Beckett :
Tous sont passés à la casserole !

Souvent lorsque je connus son épouse
Je me demandais :
Comment sa *Frangaouia* épousée à la volée
pouvait le supporter ?
Son talent excusait tout : sa logorrhée...
Ses tours de Marabout
Brillant son fils né Français refuse encore
De reconnaître son géniteur
Ce Héraut déclarait la guerre
Au Royaume du sacré et du tonnerre

Dans la vie Ker cultivait le chaos...

Sabres tirés ivres d'échines
Pour l'amour de mettre de l'ordre dans ses Ê-crits
Calmer dans son cœur le tourbillon d'abeilles
assoiffées de vengeance

On a tant glosé sur son retour au pays :
Il est fou de s'être fourré dans la gueule du loup
Nous tremblions tous dans nos puits artésiens
Tels nageurs *bayari* juste la tête au-delà des
cataclysmes
Lui Déterreur de bouffons passait vite
l'insidieuse foudre

Geôlier de lui-même
On n'avait nul besoin de l'incarcérer

On disait qu'il s'arc-boutait
pour ramper serpent dévastateur
Au fait *inoffensif* vis-à-vis de l'infini
qui dissout la solitude
Je le revois encore dans un bar de Rabat
Paria vagabond de première instance
déboutant de nouveaux spectres
Poursuivant sa *guerre contre la soif la faim la mort*

Une seule fois il me parut factice :
Volatilisé son charme naturel
Lorsque cravaté il s'engonça
dans un discours bidon à la Télé
J'essaie encore d'effacer de ma mémoire
cette image de singe morpion

Te voilà disparu frère
emportant avec toi tes errances

Mais leur ferment irradie sans fin le cycle des
formes et contenus
Nul besoin de robe d'avocat tes vers défendent
L'horizon illimité que tu nous laissas en partage
Il suffit d'enchâsser tes perles
mettant à feu et à sang
Nos illusions pour que chantent
À l'unisson tous les inter-dits

Pétrir le souvenir

À la mémoire de Sony Labou Tansi

A ta rencontre une complicité de Baobab
Et d'Olivier fuse de nos yeux en furie
Alluvions feutrées de désert de lune et d'étoiles
Teneur fusionnelle qui vide l'angoisse du vivre

Timidité aspire modestie face aux rues légendaires
Ce Paris des arrogances jeté par-dessus bord
Le courant fraternel s'instaure sans haute lutte
A l'envers de toute autorité mielleuse

Offerte ta carte bleue de *Technicien culturel*
J'y vois tes drames à Brazza et à Limoges
Et plonge dans tes romans pour purifier mon sang
Idéal recherché que je propage au Nouveau Monde

Aux générations casquées de certitude sans voir
La mocherie qui sévit au *Village global*

L'Afrique invitée par le Salon des prestances
Un Ministre nous sacre *Citoyens Francophones*
Et nous nous exclamons en chœur :
Quand passerons-nous vos frontières sans visa
Comme une lettre à la poste du simple Chimpanzé ?

Au repas officiel nous te prions de louer
L'accueil *royal* qui torture les tripes
Le plus beau fleuron de notre continent
Tu te lèves et coupes le souffle
Aux accoutumances :

*En Afrique je lis Balzac je lis Flaubert
Je lis Stendhal je lis Zola je lis Sartre...
Je rencontre des Hommes
Je suis venu en France
Et je n'ai point rencontré d'hommes*

Silence de marbre porté en Soleil de plénitude
Dans nos cœurs en friche
Tu viens de sauver le Jour
Le désespoir de l'Ouragan et des caryatides

Tu disparais en plein voyage de langues
Ton souvenir m'accueille de sa pluie de jasmin
Laurier coupé s'impose dans le jardin familial
Et l'opprobre perd son sang de rosiers languides

Flora ma mère

À Flora Sabiston

Ce goût de mer aux chardons dans tes yeux taquins
Vient de s'ébrouer cinq fois comme la Khamsa

Et tu as rendu l'âme
A ce Dieu qui la voulait... Sienne
Tes prières de silences entendus
Ferment sans regrets une vie
De joie et d'humour en abondance

Même les rhumatismes t'ont fait rire
Aujourd'hui disparus
Ils ne meublent plus la douleur

Et je n'étais pas là en chair et en os
Pour te tendre la perche... te faire éclater
Une dernière fois
Par amour de complicité quadragénaire

Faire échos à tes cinq coups
A la porte du Rire
Celui qui nous a toujours pris dans ses filets
Pour nous faire croire au bonheur
Aux amours enfantines... aux balivernes
Plus vraie plus réelles que le ciel et les rochers
De ton Ecosse natale

J'ai souvent cherché refuge et confort
Dans tes taquineries pour oublier
L'amer Néant que charriaient nos corps
Moi le fils au tournant de l'âge

Toi la mère mitoyenne de l'éternité

C'est cette éternité cruelle qui vient de
Nous jouer un mauvais tour
Juste pour nous faire pleurer
Moi sur tes pas
Et toi au-delà du trépas

A présent nous ne pourrons plus
Jouer à la marelle du temps
Je t'avais crue immortelle
Mais tu viens de me rire au nez
Me laissant hagard... en plein désarroi
Dans l'océan des trépanations

Abandonné... laissé-pour-compte
Plus personne pour se moquer du moi
Courber l'Exagéré ténébreux
Que je jouais pour toi seule

Mère nourricière de toutes mes extravagances
Toi seule plus que la mère de ma chair
Toi seule grain de sel qui donne goût
A la vie aux temps du désespoir de la noirceur

Cette vie où tu étais toujours avant l'heure
A tes funérailles tu pris deux heures de retard
Par paradoxe par coquetterie
Non point par regret
De nous quitter à quatre-vingt-treize ans
Mais pour te moquer de nous...
Et de l'au-delà incertain

Notre dernier salut posa une rose sur

Ton cercueil embrasé d'un soleil pétillant
En mémoire tu ne nous quittes plus
Je te vois éclater de rire
Juste par amour de revenir à la vie

Course folle

À Robert Champigny

Chatellerault ta ville natale mon train
Vient d'y passer
Endormie cette ville se met à vibrer sa douleur
Je viens de te perdre Ami rare
Tu es le seul à l'animer

Je ne suis que le diseur temporaire d'une amitié
Seule à faire flotter le sentiment et ses reflets

Et quand à mon tour je partirai
Il restera peut-être une affiche publicitaire
Dans ta gare qui clamera le charme
De ma Tunisie natale son soleil et sa civilité
Pour nouer à notre insu
Les liens d'une hypothétique vicinalité

Et les lieux continueront à se croiser
Comme les rues qui se déboisent et reboisent
Sans que nous soyons là pour les nommer

Avec le temps peut-être quelqu'un déterrera
Un de nos textes pour ausculter nos mots
Ressuscités
Et d'eux-mêmes nos noms se mettront à briller
Etoiles filantes à saisir pour soigner les curieux
Et combler l'inébranlable désir de dire...

C'est déjà Poitiers on change de train
Une autre amie Outre-Atlantique se met

A dicter sa présence : je me souviens...
Ainsi la vie continue de filer...
Semant sur son passage
Vertige de chagrin et lueur d'espérance

Cendres

À Anne-Marie de Baker

Tes cendres sont dispersées tel était ton souhait
En un juillet douteux
Tes yeux bleus projettent encore l'ambiguïté
Identité de poète aux accents classiques
Androgyne décryptant des signes en témoignage
Ta générosité sème aux quatre vents contacts
Magie incantatoire qui désarme les Palais
Inclus celui de *l'Inca*
Ce bleu ce bleu ! Tes yeux laminés d'or céleste
Où les fleurs et les oiseaux prennent d'assaut
Les mots clés en amples mouvements
Te voilà arrimée Lune d'un ciel d'été
Au Prince d'Orient... Ses yeux noirs
Te proclament première épouse
L'Amante fait triompher les métaphores
A brouiller les cartes de la souffrance et du risque
Ton destin pervers transgression et sexes
A la frontière de la vie *jardin flottant*
Tu montes les marches Eternité
Montparnasse où se baptise l'écriture
Là tu déshabilles la fixité narcissique
Et t'ouvres horizon d'amitié... Sorcellerie lyrique
Toi Ophélie mal comprise mal entendue
Quand les jongleries du poème
Souffle mistral aux coquillages du mystère

Les Combattants

À Léon-Gontrand Damas

Sur l'obélisque de ton nom DAMAS
Nous clouons encore les crépuscules larvaires
Du racisme à face inversée
Et tu rumines toujours dans les fougères touffues
Au ras de plaisanteries étranges
Le tracé de nos fougues à venir
Pourtant ton verbe épanoui déborde
Nos méandres de silence et d'inscription

T'invoquer Damas dans nos nuits printanières
Pour que nos branches attisent le ciel
De nos ententes
Ardeur de sel qui crépite au brasier de
Nos trois combattants : Damas Senghor Césaire
Eclats s'annonçant chants de névralgie souterraine
Que charrie le fleuve noueux de l'allégresse

Ce fleuve fraie les chemins perdus...
Du questionnement
A quoi sert l'ombre de nos mots ?
Quand les chars de nos élites descendent
dans la rue
Tirent à bout portant dans nos villes hypothéquées
Quand se précisera l'aube indécise de nos peaux
Pour que le rythme virginal de notre Afrique
Déhanche les préjugés des quatre saisons ?

Le jour viendra où ton espoir renaîtra
Rimant conscience nouvelle
Aux pigments lumineux de ta Source
Le Globe aplanit déjà ses courbes
Archet de cristal qui fait tinter
Les rêves de nos Baobabs assoiffés

Paris, le 7 décembre 1988

Nuit

À Roger Bonhomme

Poète de la nuit tu combats la mort
De ta foi alexandrine
Dans l'épaisseur du néant tu guéris ardemment
Les corps et les mots
par la certitude discrète de demain
Tu remontes les abîmes cet avant-goût de l'Etre
Aux gestuelles mystérieuses
Qui magnifient l'alchimie des rêves

La flamme de tes volutes s'est mise à vaciller
Sachant qu'elle n'est Rien :
Intermittence peut-être dans le flot des découvertes
Comment traduire l'oubli de cet écho secret
Qui fait vivre le subtil du Naturel ?

Toi Rossignol crépusculaire tu chantes
L'intraitable caprice des étoiles
Ces phares rassurent l'obsédante espérance
Alors rien n'est perdu de l'éclat qui s'éteint

La voix déroutée du mal-aimé fige le sourire
Dans le bouquet triomphant des souvenirs en fleurs

Alors le Bouquet

À Laure Rièse

C'est le commencement de la fin
Tante Laure déménage
De l'Armée du Salut au salut qui désarme

Arrachés chênes et roseaux... tous les êtres
Qui font la queue sans le savoir
Personne ne percera ce mystère l'Ailleurs

Qu'elle aurait voulu délier de ses mains frêles !

Et même si les soins palliatifs de la morphine
Viennent au secours pour terrasser la douleur
Le temps d'un dernier printemps
Elle reprendra le silence absolu de cette terre
Dans des recoins que nous ne connaissons jamais

Au lit elle se fait belle... passant du désir à sa perte
Avec le sourire de petits enfants incrédules
Écoutant les yeux sur la mappemonde
Des contes de fée de son cru qu'elle jouait...

Elle lâcha un tonnerre dans un calme de Dieu
Récita l'alphabet des songes comme une prière
Prit la voix du méchant loup imitant la sirène

La bougie s'est éteinte sur ses paroles magiques
La fumée prit la relève un instant de condoléances
Pour lancer des volutes qu'on prit pour un miracle

Mais Laura vola de ses ailes rejoignant Pétrarque

Au matin les livres collectionnés toute une vie
pleurèrent puis s'alignèrent
En chiens de faïence ternes et taciturnes
Aucun d'eux ne porta le deuil...
attendant qu'on les invite

Lorsqu'une couche de poussière s'étala
sur ces témoins
Ils se mirent à rire
Chaque fois qu'une occasion se présenta
De les tirer de leur léthargie juste pour respirer l'air

Alors Tante Laure leur envoya
Ses lettres de créances
Pour leur dire où sont passé
Le Carpe Diem et sa gloire
Puisque même Saint-Augustin n'a pu répondre
À ce dilemme
Dans sa *Cité de Dieu* ses *Confessions* ou sa *Grâce*

Donnée

À Serge Jacob

A tous tu as donné la parole
Sur tes ondes
Ecorchant à loisir les noms barbares
Sans moquerie
Juste pour apprendre à les prononcer

L'amitié ce jour-là
S'est lancée sur les chemins de ronces
Aucun soupçon de l'agonie à surgir
Confiant que nous étions d'un avenir certain

Chacun cultivait ses parenthèses
Bêchant les mots dans la commune
Mesure de l'affection

Un jour au tournant d'une page
Nous te trouvions pâli
Tu n'avais la force que pour nous
Saluer d'un geste sans parole

Nous voilà ahuris attristés jusqu'aux sourcils
Tu nous manques...
Et nous cherchons encore les mots
Sachant que tu as déjà écrit le poème

Adieu

À Elisabeth Chéron-Pavlovic

Cet appel de Dieu qui cueille le mystère
Au sein de sa jouvence
Et nous sommes tous là
Devant la porte de la mort
Un malin Génie nous empêche de frapper

Il choisit seul le moment
De nous faire entrer dans l'au-delà
Ce mystère absolu qui taraude le monde

Nous grimpons comme un éclair
L'échelle de Jacob pensant au Sommet
Alors qu'il fallait scruter la base

La fleur de vie que tranche
Un couperet injuste
Telle rose du Président de notre langue
On se retourne... Tout disparaît

Ne perdurent que les Actes
Dit le dicton tunisien
Les tiens comme les nôtres
Seront gravés dans les mémoires
Et personne ne peut les effacer

Table des Matières

Prologue	9
I – L'Index scrute peint l'horizon	19
II – Le pouce arrondit les angles	58
III – Le majeur parfume sel et poivre	78
IV – L'annulaire à l'écoute des voix	96
V – Le petit doigt inspire la main	106

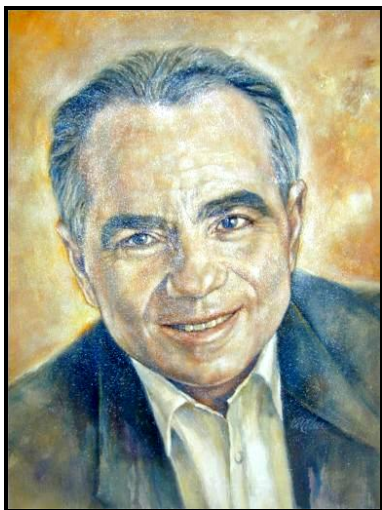


Imprimé au Canada à York University
4700 Keele Street
Toronto, Ontario M3J 1P3
<http://www.yorku.ca/printing/index.htm>

HÉDI BOURAOUI, éternel voyageur, attaché au fructueux contact avec les cultures et à la transculturalité, signe ici un recueil de poésie audacieux à mi-chemin entre poésie et critique littéraire. C'est que pour lui « la poésie est la quintessence de toute langue ». Le poème se veut donc en la circonstance évocation ou évaluation, « renvoyant à la fois à la source qui lui a donné naissance, à l'auteur et son univers sensoriel aussi bien qu'à celui de lecteur-critique ».

Il s'agit encore de « convoquer la conscience pour que, sous son égide, le poème instaure une nouvelle manière d'être, d'agir, d'écrire... »

Transpoétique rare, intertextualité non de référence ou d'inspiration, mais d'évaluation, qui interpellera le lecteur dans sa propre critique. Elle interpellera aussi les poètes.



HÉDI BOURAOUI est l'auteur d'une vingtaine de recueils de poésie, une douzaine de romans, et d'une dizaine d'essais de critique littéraire. Il est Membre de la Société Royale du Canada, et Officier de l'Ordre des Palmes Académiques. Il a reçu de nombreux prix à travers le monde. Il est actuellement Écrivain en résidence à Stong College, Université York, Toronto, Canada.